

[Pierre Yves Lador](https://www.facebook.com/notes/926662384047347/?pnref=story) a publié un article sur Facebook, le 20 août 2015

<https://www.facebook.com/notes/926662384047347/?pnref=story>

Olivier Sillig, Jiminy Cricket, Age d'Homme, 2015

Je retrouve dans ce roman les qualités de Sillig, excellent conteur d'histoire, sa grande vertu de changer complètement d'univers à chaque livre, et une parenté discrète entre ces livres, faite de générosité, de confiance dans les humains et d'une certaine légèreté, discrétion, délicatesse, subtilité, en somme d'un petit air de ne pas y toucher, même s'il semble grevé souvent d'une violence certaine. Et il faut le dire encore, car c'est rare dans la littérature de notre époque, on perçoit la présence d'une espèce d'homosexualité qui ne se nomme pas lgbt ni gay, qui ne s'étiquette pas, qui ne se revendique pas, qui ne s'affiche pas, qui ici est omniprésente. Je ne pense pas à Andrea qui est un homosexuel, mais au thème, à la présence qui dans ce roman, dans la narration même, affleure chez presque tous les protagonistes masculins et aussi chez l'animateur, l'âme serait plus juste, de la communauté de soixante-huitards, bisexuel certes, mais surtout charmant au sens étymologique, sorte d'elfe adolescent sans nom, Peter Pan le nomme une protagoniste, Jiminy Cricket, le narrateur. Ces allusions à l'homosexualité entre mâles traluisent dès le début en petites touches, en interrogations, hésitations, dénégations parfois, du narrateur. Pour le reste, l'intrigue est subtilement menée avec quelques propos anticipateurs, annonceurs, amenés ici ou là, tout au long de la narration. Une histoire de rencontre, de paradis et de chute annoncée puis vécue. Jiminy est à l'image de certains chats, une image de la grâce, inutile et indispensable à l'harmonie d'un monde, d'une communauté de l'Aveyron en 1974.

Faut-il mentionner dans ces touches légères l'évocation des derniers No pasaran quittant l'Espagne encore avant l'agonie de Franco ou les soubresauts des Gardarem lou Larzac et la lecture de *la Gueule ouverte* ou de *Charlie Hebdo*, le vrai, faits sans doute peu connus des escoliers contemporains ?

Une histoire de perte, une histoire policière insolite, une histoire d'irréparable et de réparation, de celles qui font dire à la Comtesse de Noailles, Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir.

Les clichés même prennent une force étonnante sous la plume de Sillig, ainsi le boucher épais, brute, à l'habit de tripe de bœuf, bof, entouré des scènes de poules au pot, plumées voire crucifiées, au prénom angélique de Gabriel, ancien collabo, trafiquant, au milieu de ces hippies mi-végétariens! (on en reparlera, Andonia) Ou Jiminy, gourou de la communauté qui n'en est pas un, innocent de village, figure christique peut-être, roué pourtant qui use de son charme et de ses charmes pour obtenir ce qu'il veut, ce dont il a besoin, pour survivre, et qui sera par-là même métamorphosé en boucher, en adulte qui se laissera conduire à l'abattoir.

On aimera aussi les allusions littéraires ou culturelles issues de l'univers enfantin, à Collodi ou à Marcel Aymé, E.T., Le Petit Prince, La Fontaine ou Henri IV dont la fonction est peut-être d'ancrer dans un connu poétique une histoire insolite dans sa narration, émouvante, qui sonne juste, même si banale dans la version arrangée à la sauce médiatique qu'en pourrait donner, qu'en aurait donné un article de journaliste.

Et les images, les jeux de mots, les mises en abîme, par exemple des réparations de moteurs métaphores des, et parallèles aux réparations des humains, manifestent la subtilité et la réussite du narrateur. Un bref roman qui comme la vie finit bien pour les uns et mal pour les autres mais qui nous tient en haleine et nous charme le temps de sa lecture.